Document generated on 06/01/2025 8:34 a.m.

24 images

Sur un chemin de traverse

Gilles Marsolais

Number 158, September 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/67654ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Marsolais, G. (2012). Sur un chemin de traverse. *24 images*, (158), 58–59.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sur un chemin de traverse

par Gilles Marsolais

***Djeca, enfants de Sarajevo* d'Aida Begić**

De ce 65e Festival de Cannes, peu de titres surnagent dans le flot indifférencié des films ni franchement bons ni franchement mauvais auxquels je me suis frotté. Signe des temps, les retombées de la Crise et de la récession, abordées par plusieurs cinéastes, ne sont donc pas que financières. Mais, pour paraphraser Prévert cité par Trintignant lors de la cérémonie de clôture, essayons d'être heureux tout de même, ne serait-ce que pour donner l'exemple, en empruntant un chemin de traverse.

Parmi les films qui se distinguent d'une façon ou d'une autre (voir les articles les concernant, le cas échéant), on observe que plusieurs sont axés sur les notions conjointes de morale et de conscience, de justice et de responsabilité, et partant, sur l'idée de culpabilité et de pardon. ***Dans la brume***, film de Sergei Loznitsa (***My Joy***, 2010) adapté d'un roman de Vassil Bykov, s'impose au premier chef par sa façon troublante de poser le problème de la justice en temps de guerre, en s'intéressant au parcours sans issue d'un résistant biélorusse considéré à tort comme un traître, lors de la Seconde Guerre mondiale. Ses malheurs viennent du fait qu'il est le seul de son petit groupe fait prisonnier à avoir été épargné par les Allemands suite à un acte de sabotage et qu'il n'a aucun moyen de prouver son innocence. Piégés par leur aveuglement, ses anciens compagnons de lutte chargés de le liquider mourront, l'un après l'autre, avant de comprendre l'ampleur de leur méprise, le privant par le fait même de toute possibilité de rédemption. À maintes reprises, Souchénia (c'est son nom) pourrait trouver son salut dans la fuite, mais il s'y refuse pour des raisons morales. Il ne pourrait vivre avec ce poids, avec l'ambiguïté qui le stigmatiserait. Or ce désir de quitter la logique barbare de la guerre pour revenir à une forme d'humanité causera sa perte, le conduira au suicide. Rien de tout cela n'est dit textuellement dans ce film introspectif qui, loin d'être une illustration de la guerre, mise sur l'intelligence du spectateur pour explorer les avenues d'un débat moral axé sur la conscience ballottée par l'Histoire (d'où le titre). En accord avec son sujet, la photo (assumée par Oleg Mutu, directeur photo attitré de Cristian Mungiu) est classique, voire austère, tout comme l'ensemble du film avec ses plans longs et ses flash-back qui dévoilent progressivement la complexité de la situation, d'autant que pour l'essentiel l'action se déroule en forêt où l'homme se perd pour mieux se retrouver, avant de se perdre à nouveau dans le brouillard… de sa conscience.

Dans ***La chasse***, Thomas Vinterberg aborde un sujet analogue mais dans un tout autre contexte, en suivant la descente aux enfers d'un éducateur de jeunes enfants injustement accusé de pédophilie, qui devient de ce fait le bouc émissaire de sa petite communauté tissée serré. Élément perturbateur (Lucas tente de se refaire une vie après un divorce éprouvant), ce personnage sacrificiel n'est rien de moins que « la bête lumineuse » de son patelin (en référence au film incontournable de Pierre Perrault), de son microcosme. En temps de guerre, on le sait, les repères moraux s'estompent et les dérives de la justice surviennent aisément. Mais, Vinterberg souligne qu'il peut être difficile de prouver son innocence, même en temps de paix, lorsqu'on est la victime d'un tel hallali, et d'espérer réintégrer sa communauté la tête haute. Terriblement prévisible, mais vraisemblable au point de piéger le spectateur grâce au jeu tout en retenue de Mads Mikkelsen, ***La chasse*** illustre bien la mécanique

d'un dérapage carabiné qui carbure à la rumeur chez les adultes et aux interrogatoires suggestifs auprès des enfants, tout en évoquant comment fonctionne l'imagination fertile de ceux-ci, facilement influençables. Et surtout, alors que le drame semble avoir trouvé sa fin heureuse, Vinterberg se permet de souligner à juste titre les limites de la justice dans un processus qui s'avère sans fin, où l'idée de la vengeance le disputera toujours à la notion du pardon.

Dans ***Djeca***, Aida Begić (***Premières neiges***, prix de la Semaine de la critique en 2008) aborde justement avec délicatesse cette notion du pardon, si difficile à manipuler au cinéma sans verser dans la mièvrerie ou le manichéisme. À Sarajevo, une jeune fille, orpheline de guerre, se débrouille comme elle peut pour vivre une vie normale, tout en s'occupant de son jeune frère victime de harcèlement, qui traverse une période critique. Les circonstances la conduisent à négocier la difficile réintégration à la vie en société du jeune homme (à le ramener à la « civilisation »), même si ce geste de bonne volonté s'accompagne d'une injustice encore plus grande, en les faisant tomber dans les griffes d'un potentat de la vie civile, un ministre qui a accaparé tous les pouvoirs et tous les droits, jusqu'à la magistrature. Aida Begic évite de sombrer dans le mélodrame par le regard particulier qu'elle porte sur la Bosnie, société fracturée jusque dans sa dignité par la corruption, la violence et l'injustice, et désormais coupée de ses rêves d'une vie meilleure. La caméra à l'épaule suit le personnage principal à la trace dans un milieu sombre et dur, et la photo froide, quasi documentaire, ne supporte aucun apitoiement sur soi. Rahima a trouvé un réconfort dans l'islam et porte le foulard, ce qui la marginalise dans son quotidien, d'autant plus qu'elle espère que son jeune frère suivra ses pas. Ce signe visible, qui correspond à un choix issu de son expérience de la guerre furtivement évoquée/refoulée sur fond de détonations récurrentes (comme des feux d'artifice), lui est une arme pour tenir les hommes à distance, tout en orientant la portée de sa prise de position néanmoins courageuse.

Incidemment, la religion (jusqu'à la montée de l'intégrisme se répercutant sur le volet politique) a fait un retour remarqué dans plusieurs films cette année. Ainsi, dans ***Au-delà des collines*** (voir le texte p. 56), sur la base d'un amour impossible réprimé entre deux jeunes filles, l'une laïque (Alina) et l'autre nonne (Voichita), Cristian Mungiu explore la notion de culpabilité résultant d'une tension entre le bien et le mal, ainsi que les dérives que ces deux pôles antagonistes mais complémentaires peuvent générer au nom de l'idéal et de la foi. On observera que la soif d'absolu d'Alina, qui tente de ramener Voichita dans le réseau laïque par la seule force de son amour obstiné, la désigne elle aussi comme victime expiatoire (à l'image de Lucas, chez Vinterberg), selon les principes de la meute en lieu clos, mais s'exerçant dans un milieu religieux, cette fois.

Le cinéma américain aborde lui aussi à sa façon ces notions de justice, de responsabilité, de culpabilité et de pardon, mais sans qu'il faille y voir quelque forme d'engagement que ce soit ! En effet, la présence du cinéma américain indépendant s'est imposée par le nombre, mais sans que l'on puisse déceler une véritable cohérence autre que thématique dans cette sélection, par-delà la délocalisation passagère vers les États du sud que l'on peut y observer. Dans ***Mud***, malgré plusieurs invraisemblances, Jeff Nichols (***Take Shelter***) parvient à imposer le récit initiatique à la Mark Twain vécu par deux jeunes ados sur une île déserte dans un bayou du Mississippi, en Arkansas, grâce au jeu nuancé de Matthew McConaughey qui sauve la mise avec son personnage romantique d'amoureux et d'homme traqué en quête de pardon et de la figure des deux jeunes garçons eux aussi en mal d'amour. Mais on reste dubitatif sur la lecture que l'on peut faire de ce film gentil. Par contre, même si Nicole Kidman vient à sa rescousse, ce même Matthew

La chasse **de Thomas Vinterberg**

McConaughey, dont le talent n'est pas en cause, ne parvient pas à répéter l'exploit salvateur qu'il avait réussi dans ***Paperboy***, de Lee Daniels (***Precious***), dont l'action se situe en Floride en 1969. Pire, Nicole Kidman lui vole même la vedette par une séquence osée dans le parloir de la prison ! Ce film racoleur, qui ramène les lieux communs et les clichés éculés sur le Sud sous prétexte d'illustrer le climat raciste de l'époque, sombre dans la fabrication en misant justement sur l'accumulation de numéros d'acteurs et de scènes *gore*. Pourtant, inspiré du roman éponyme de Pete Dexter, son sujet, important, celui de la dérive journalistique conduisant à l'erreur judiciaire et à l'injustice, méritait mieux. Par contre, ***Killing Them Softly*** d'Andrew Dominik, avec Brad Pitt en tueur à gages, à La Nouvelle-Orléans cette fois, s'en tire nettement mieux grâce à son humour à la Tarantino (celui de ***Pulp Fiction***) qui équilibre la violence gratuite qu'il contient. En ouverture du film et lors du braquage du tripot, des plans de caméra jouissifs (des travellings acrobatiques ponctués de coups de feu) dans un dédale de couloirs obscurs en arrivent même à symboliser la sortie possible du long tunnel économique que traverse le pays de l'Oncle Sam. À l'évidence, le film illustre la thèse que les méfaits des petits malfrats ne sont pas pires que les crimes commis par les bandits à cravate, politiciens et banquiers mafieux, qui ont été sauvés par l'administration Bush à l'automne 2008. Mais, il faut déplorer le rappel insistant qui est fait ici, à la radio et à la télévision, de ce contexte de la crise économique. D'autant plus que ce parallèle se prolonge indûment jusqu'à la tirade finale épinglant la figure mythique de Thomas Jefferson et l'idéal américain de l'égalité des chances. On avait compris depuis longtemps !

Bref, ces films prétendent s'inscrire dans l'histoire des États-Unis, mais celle-ci leur sert surtout de prétexte, et, fussent-ils indépendants et originaires du Sud profond, ils ne renouvellent en rien le cinéma et, malgré le plaisir passager qu'ils peuvent procurer (c'est selon), ils ne risquent aucunement de bousculer nos consciences et nos vies.